

RIEF

**Revue
italienne d'études françaises**
Littérature, langue, culture

6 | 2016
Les romanciers oubliés des années Trente

Il y a Belle Lurette... Henri Calet... contre notre oubli

René Corona



Éditeur
Seminario di filologia francese

Édition électronique

URL : <http://rief.revues.org/1102>
ISSN : 2240-7456

Référence électronique

René Corona, « Il y a Belle Lurette... Henri Calet... contre notre oubli », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 16 décembre 2016. URL : <http://rief.revues.org/1102>

Ce document a été généré automatiquement le 16 décembre 2016.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Il y a Belle Lurette... Henri Calet... contre notre oubli

René Corona

Voici donc notre premier Noël sans Calet. Les marchands d'huîtres du coin, les chauffeurs de marrons, les camelots qui fourguent leurs duvets au vent des carrefours, savent-ils qu'ils ont perdu leur poète attentif et amusé ? Et les artisans ingénieux ? Et la petite bourgeoisie à qui chacun de ses livres contribuait à rendre davantage de dignité ? [...] Par surcroît, il était estimé, voire admiré dans sa profession. Simplement, le monde négligeait passablement de retourner ses projecteurs sur le badaud narquois qui n'avait d'œil que pour lui, et faisait un peu la sourde oreille à sa profonde petite musique. Je sais qu'il en souffrait à la sauvette.¹

1. Départ : andante flou

- 1 « La vraie mort des écrivains, c'est la seconde, la mort dans l'oubli, celle qui advient dix ans, vingt ans après qu'ils sont disparus »² écrivait Jean Guéhenno et cette phrase leitmotiv pour de nombreux écrivains est en partie valable pour Henri Calet, car pour lui, curieusement, après le soi-disant purgatoire littéraire, tel un fleuve karstique, Calet réapparaît de temps en temps, avant de disparaître de nouveau. Il reparait comme on voit reparaitre, au coin d'une rue ou à un carrefour pluvieux, un vieil ami qu'on croyait disparu. Au fond c'est aussi l'histoire de sa vie, la ritournelle au gré de ces trois verbes : être, disparaître, réapparaître. Il s'appelle Raymond Barthelmess et il est aide-comptable à la société de l'Électro-Cable, à Paris dans le VIII^e arrondissement. C'est une question de jus, comme on dit en argot, ou de courant qui ne passe plus, un beau jour, le 23 août 1930,

alors que ses chefs ont une absolue confiance en lui puisqu'il est devenu chef comptable, il prélève la caisse et part en Belgique, avec sa compagne Sima, jusqu'à Liège où ils se quitteront³. Là, un vieil ami, l'anarchiste Jean De Boe, lui procure de faux papiers et il s'embarque d'abord pour Londres puis pour l'Uruguay, à Montevideo. Barthelmess a disparu, c'est Calet qui apparaît. Et un an plus tard, le 15 mai 1931, c'est toujours Calet qui réapparaît, cette fois-ci en Allemagne, d'où commence une période de vagabondages, d'Allemagne à la France en passant par la Belgique, en compagnie de Sima qu'il finira par quitter définitivement, pour aller se terrer à Puteaux, dans la banlieue parisienne. Survie difficile, pensée réitérée de suicide, il finit par publier, en novembre 1933, une première nouvelle : *Vie de famille* dans le numéro 3 de la revue *Avant-poste*⁴ grâce à un ami, suivi d'un autre texte l'année suivante dans la revue *Lu : Chômeurs pour quartiers chics*⁵. Puis il s'en va au Portugal et enfin aux Açores où il commence à écrire les premières pages de son roman. Au procès, en 1934, Raymond Théodore Barthelmess est condamné, par défaut de comparution, à cinq ans de prison. Paradoxalement alors que Barthelmess est recherché par la police, Calet en 1935, via Jean Paulhan, publie *La Belle Lurette*, chez Gallimard, roman attaqué par l'extrême droite mais qui obtient un certain succès et qui lui vaut aussi l'estime d'André Gide, d'Eugène Dabit, de Valéry Larbaud et de Max Jacob.

Je retrouvai facilement la maison de la rue Edgar-Poe où je logeai, il y a une quinzaine d'années après mes voyages. Elle est toute lézardée. Deux carreaux de ma fenêtre sont remplacés par des journaux. Dans cette chambre, j'achevai mon premier roman, il y a belle lurette.

Il y faisait froid (le chauffage central fonctionnait mal). Mon père m'apportait tous les midis une petite gamelle en aluminium contenant un déjeuner et un dîner à peu près complets, par couches que ma mère avait préparés. [...] Je ne comprends pas pourquoi je ne me suis pas jeté par cette fenêtre ; j'avais alors les meilleures raisons du monde de le faire : je traversais des étendues arides. Je ne serais pas tombé de bien haut.⁶

2. Faux départ : andantino mosso ma non troppo

- 2 L'histoire des êtres humains se mêle à la grande Histoire, un peu comme Fabrice del Dongo, au gré des aléas, un peu comme un Rastignac conscient de participer. Quoique chez Calet ce soit sa propre histoire qui semble compter le plus, on s'aperçoit que dans tous ses livres, l'histoire avec un grand H n'est jamais absente des pensées et des faits racontés par l'écrivain. L'Histoire est partout, omniprésente et bouleversante, quoique peu omnisciente, du moins dans la tête des hommes car elle se répète la plupart des fois mais les hommes ne le savent pas ou préfèrent l'ignorer. Et c'est une drôle d'Histoire, celle de ces années-là où le petit garçon Raymond grandit avant de devenir l'écrivain. Période confuse, faite de chantages, de scandales, de poussée des extrêmes avec une dominante de la droite, racisme et nationalisme. Calet dans son infortune paraît être tombé du bon côté, celui des anarchistes, sans dieu ni maître mais solidaire. Période confuse qui précède la guerre, les tensions d'une guerre que l'on présume proche, que l'on s'efforce de conjurer, en fermant les yeux et sans vraiment vouloir écouter les vociférations hurlées d'un podium par une sorte de pantin déchaîné qui effacera toutes les possibilités d'une vie meilleure. Ce chaos, dû aux tensions au sein d'une société égarée, va permettre à notre écrivain d'être un homme en fugue, mais libre. On pourrait parler de schizophrénie, on ne parlera que de duplicité.

- 3 Milieux anarchistes, milieux populaires, petits et grands truands⁷, dans l'entourage de la bande à Bonnot, c'est là que grandit, se forme et profite le jeune Raymond Barthelmess aux études brèves (l'équivalent belge du certificat d'études) et aux cent petits métiers pour survivre. Celui qui lui donne son nom n'est pas son père, puisque son père s'appelait Raymond Théo Feuilleaubeis, mais c'est le premier mari de sa mère Sophie Anne Claus, Louis Barthelmess « anarchiste et "communiste libertaire" »⁸ qui lui laisse son nom puisque Sophie n'est pas divorcée et se retrouve seule à la naissance du petit⁹, Théo s'étant enfui pour ne pas faire son service militaire. L'ami - l'oncle¹⁰ ou plutôt le beau-frère puisqu'il se mit en ménage quelques années plus tard avec Ida, la demi-sœur de l'écrivain - qui aida Calet lors de sa fuite, Jean de Boe, était lui aussi un anarchiste, évadé de Cayenne et proche de la bande à Bonnot¹¹.
- 4 Dès l'enfance, donc, au sein d'une Histoire confuse quant aux gouvernements de la Troisième République et quant aux frontières, dans une atmosphère résolument interlope, la confusion des noms et des prénoms, des liens familiaux¹² et des nationalités : belge, française. Les faits importants d'une époque trouble, alors que le jeune Barthelmess devenu Calet se cachait pour éviter les contrôles d'identité de plus en plus fréquents ; de 1930, vol et envol, à 1935, écriture signature, l'Histoire a fait des pas de géant. On vote à la chambre, en 1929, pour la construction de la ligne Maginot, en 1931 une crise économique déchire le pays, les produits industriels et agricoles chutent, avec une augmentation du chômage. En 1932, la gauche emporte les élections malgré elle. En 1933, un certain Hitler prend le pouvoir qu'on lui offre généreusement. À Paris, les radicaux gouvernent et leurs alliés socialistes votent contre leurs propositions. Immobilisme politique. En 1934, l'affaire Stavisky¹³ éclate ; le 6 février, l'extrême droite manifeste violemment contre la gauche : quinze morts immobiles sur le pavé, 900 blessés se relèvent lentement. La France s'enfoncé de plus en plus. Les intellectuels (Gide, Aragon, Malraux en tête) organisent un comité antifasciste, à gauche on réclame l'union. À droite, on rêve d'un Hitler français, mais c'est un modéré, radical de droite, Doumergue, qui gouverne. Le 14 juillet 1935 un énorme défilé¹⁴ traverse les rues de Paris, de la Bastille à Nation, dans lequel on trouve Thorez, Blum et Daladier, communistes, socialistes et radicaux. Répétition générale avant la grande soirée : le Front populaire, l'année suivante. Pierre Laval, socialiste indépendant avant de devenir collaborateur, est président du Conseil en 1934 et gouverne en réduisant les dépenses. La gauche l'emporte au mois de mai 1936.
- 5 Dans une situation aussi confuse, avec cette alternance gauche, droite, gauche, misère et chômage, manifestations et joie de vivre en 1936, on peut comprendre pourquoi Raymond Barthelmess, le comptable distrait, passe à travers les mailles de la justice et qu'Henri Calet publie son livre chez le plus grand éditeur parisien, obtenant un grand succès. Il pourra même travailler à la radio dans l'indifférence quasi totale des autorités. Mais comme il écrira bientôt dans *La Belle Lurette* : « De grandes heures sonnaient à l'horloge de l'Histoire »¹⁵. Rien de mieux qu'un lieu commun pour résumer le tout.

3. Véritable départ : allegro con moto

- 6 « Je suis un produit d'avant-guerre. Je suis né dans un ventre corseté, un ventre 1900. Mauvais début » (*BL*, p. 9). Ainsi commence le livre d'Henri Calet, avec cet incipit d'autodérision, mauvais début, dit-il, note dominante, musicalement une sorte de bémol intense, de toute son œuvre. C'est cela qui produit chez le lecteur un effet que l'on pourrait appeler l'effet du *Calet-décalage* (ce qui est et ne paraît pas, ce qui paraît mais qui

n'est pas) imprégné d'autodérision et qui rend son œuvre si attachante pour qui la découvre encore aujourd'hui. Alors que la littérature de l'époque était faite de surhommes à la Malraux, Bernanos voire Montherlant, dans ce contexte littéraire « démesuré », Calet se rapproche des autres écrivains – ses semblables – aux notes discordantes qui sont celles de Céline et de la littérature « populiste-prolétarienne » d'Eugène Dabit¹⁶. Quand *La Belle Lurette* apparaît sur les devantures des librairies le ton fait immédiatement mouche :

Ils pataugeaient dans le chemin des pauvres, mon père de vingt ans et ma mère, qui devait avoir bien du charme avec sa trentaine ; [...] ils se sont rencontrés. Mon père, sur l'instant, se fit tatouer un cœur allégorique, traversé d'une flèche, sous le biceps gauche, parce qu'il était amoureux. Ils se sont mis « à la colle », c'est l'expression de ce temps, je suis venu, et on est parti tous les trois. (*BL*, p. 9)

7 Après un titre aussi fascinant et déclencheur d'imaginaire, tout est dit, dès l'incipit, dès la première page : la pauvreté, le mauvais sort, la mauvaise période, le charme fou, la langue populaire, les personnages sont déjà bien campés, un père fantasque, une mère séductrice et un enfant qui observe et suit inconditionnellement ses parents. Comment le lecteur ne peut-il pas être immédiatement saisi par cette page si prometteuse ? Le narrateur ne laisse guère au lecteur le temps de souffler, à grands pas nous entrons dans la poésie : « Oublié au fond d'un tiroir de commode aménagé sommairement en berceau, j'ai fait ma collection d'images » (*Ibidem*).

8 Et le lecteur des années 1930, en général, semble apprécier. On lui trouve des affinités, comme nous le suggère Michel P. Schmitt :

Tout d'abord, on range Calet dans la catégorie « populiste » aux côtés d'Eugène Dabit, qui d'ailleurs consacrera en 1936 un article chaleureux à l'auteur dans la *N.R.F.* On rapproche aussi Calet de Louis-Ferdinand Céline. George Henein par exemple rappelle rapidement que Céline non plus n'apercevait « aucune issue » aux « mouvements humains ». Il évoque également une parenté avec Louis Guilloux, dont *Le Sang noir* va paraître un mois après *La Belle Lurette*. On voit ainsi suggéré un rapprochement avec *Le passe-temps* de Léautaud (1929). La critique agrège Calet à cette famille d'écrivains préoccupés par les petites gens, leur vie misérable, leur pathétique damnation et le sordide de leur quotidien ; il est un témoin de la dureté des temps. D'où la seconde ligne de force : chacun est sensible à la nostalgie et au profond pessimisme qui animent le livre. Georges Altman, dans son article *Noires jeunesse* rapproche encore une fois Calet de Céline (celui de *Mort à crédit*) et du *Bonheur des tristes* de Luc Dietrich. Ils détectent en eux une « race d'hommes absolument, profondément semblables : les tristes, les hommes tristes ». Calet, en troisième lieu, est perçu à travers son humour chargé de tendresse que certains interprètent comme une forme de mépris déguisé.¹⁷

9 Petites gens, profonde humanité, pessimisme, humour et tendresse : voilà donc les ingrédients que l'on retrouve dans tous les livres de Calet avec des gradations différentes de noirceur. Mais *La Belle Lurette* et Calet n'ont pas seulement des critiques positives, on l'attaque : on lui reproche cette noirceur, ce pessimisme, à gauche (Pierre Unik dans *L'Humanité* et à droite (Émile Bouvier dans *La Lumière*), voire extrême droite (Henry Malherbe dans *Le Flambeau*)¹⁸.

10 Ces petites gens nous les trouvons dès les premières pages du roman, dans le premier quartier où la famille se retrouve, le XX^e arrondissement, et il ne faut pas oublier qu'un des personnages préférés de l'écrivain est Paris, passé au crible, lieux et habitants mis au centre d'un *je* qui observe et transcrit ce qu'il voit et entend. Paris d'amour assurément.

Donc ces petites gens : marchands à la sauvette, putains pâles, amoureux, pouilleux, jeunes gens, ivrognes, insoumis.

- 11 L'écrivain décrit cette population perdue, ces êtres fragiles en marge, souvent sans lendemain, vivant un présent d'inquiétude et de noirceur la plupart du temps, et il le fait toujours avec indulgence car il les a côtoyés si longtemps qu'il connaît par cœur les motivations de leurs agissements.
- 12 Jusque-là nous sommes dans cette littérature qui se veut réaliste, mais le talent de Calet est dans son écriture, dans l'humour déployé qui se glisse entre les lignes, humour bienveillant au gré des ellipses : « Je n'eus plus six mois, je n'eus plus un an. J'eus des culottes et deux ans » (BL, p. 14) et la locution figée *il y a belle lurette* (i.e. *il y a si longtemps*) déploie son figement et devient pure personnification poétique : « "Hue Cocotte !" ai-je crié. / Il a galopé de Belleville à Grenelle. / À travers Paris. / En pleine belle lurette. / Et nous avons ri durant tout le voyage » (BL, p. 15). Le lecteur est sous le charme du récit que fait le narrateur-enfant se rappelant de son premier déménagement « à la cloche de bois silencieuse » (Ibidem). Une des caractéristiques des enfants est celle de réinterpréter la langue des adultes ; cette locution figée au charme désuet – l'épithète *belle* et le diminutif au féminin si sonore – va devenir soudain une locution fourre-tout de l'enfance rêvée : idéal, liberté, magie, bonheur, amour et rires d'enfant : « En somme (faux-bilan), la vie se présentait bien, plutôt bien » (BL, p. 18) ; et comme il dit si bien : « je rigolais ma vie » (BL, p. 11).
- 13 Bientôt le bambin va déchanter. « Tous les jours, dans notre logement, il y eut des disputes, des luttes. La rue suivait l'affaire avec intérêt et les commerçants me considéraient d'un œil compatissant. / J'étais devenu l'enfant-martyr du quartier » (BL, p. 24-25).
- 14 Puis en flash-back, le narrateur raconte l'histoire de sa mère, Sophie, qui pour vivre puisqu'elle plaisait, fréquentait de nombreux hommes peu recommandables, écoulait de la fausse monnaie et, parfois, croupissait en prison. Les portraits des membres de la famille ne sont pas très avenants et le monde en général, au fur et à mesure que le narrateur grandit, est, de plus en plus, sombre :
- Nous les gosses, assistions, abrutis, aux soûleries de soirs de paie suivies d'assommades et de chutes dans les bruits de vaisselle brisée, aux accouplements sur les lits de fer criard. Nous vivions sur la défensive, toujours prêts à parer des coups, et avions des jeux attristants. (BL, p. 65)
- 15 Oui, si ce livre commence par une note d'allegro et quelques mélancolies à peine voilées – des nuances – *allegro ma non troppo*, ce sont des *andante con moto* avec des moments difficiles, durs, noirs, cris du cœur et gel intérieur : une fois le père envolé avec la fille de sa femme, demi-sœur du narrateur, l'enfant devient une proie facile, dans un monde bouleversé par la guerre – la première –, il change souvent de décor, le sanatorium d'abord après la maladie des os, puis la Belgique, le lupanar, puis le collège où il subit la sexualité du fils du directeur beaucoup plus âgé que lui, puis en pension chez les Slache entre une nymphomane, un taré et un vieux fou. Tout cela pendant que sa mère gagne sa vie dans les métiers les plus bizarres : cartomancienne, dame de compagnie de prostituées, prostituée elle-même à l'occasion, avorteuse, et « dame-caca » dans les toilettes d'un hôtel de Bruxelles. Tout ce qui devrait être loin de l'enfance, caché, dominait la scène. Le léger sourire amer : « Mes belles histoires, je les faisais moi-même. Maman n'avait pas le temps » (BL, p. 72). Pas de fiction, ni d'autofiction, ou à peine, (même si parfois, la noirceur est si dense que le lecteur pourrait penser qu'il y ait création

littéraire), car il s'agit bien d'autobiographie à peine voilée. Un *bildungsroman* ou comment se forme un jeune homme pauvre dans un milieu défavorisé, un adolescent qui ne s'offusquait, néanmoins, de rien, pas même d'un vol d'une boîte de crayons de couleurs. Signes avant-coureurs d'une vie à venir : qui vole un œuf, vole un bœuf, dirait la sagesse des nations. Mais ce qui paraît facile à déchiffrer, en réalité, ne l'est pas et, encore une fois, il est renvoyé de l'école pour mauvais comportement.

- 16 La finesse de l'analyse des comportements montrés réside justement dans ces phrases brèves, indépendantes, parataxe à foison, qui cherchent à dire, mais sans aucune volonté d'explication psychologique, la profondeur de l'inexplicable où, à l'improviste, surgit une certaine tendresse :

Il a fallu du temps pour que tout sorte. Je veux parler des bonnes vérités et des lieux communs que, pendant des années, j'ai rendus en énorme dégueulade. [...] Fils respectueux en passe de devenir le bon soldat, l'employé ponctuel, le mari aimant, le père à son tour respecté. Facile. Il ne fallait que suivre. J'étais on le comprend, un petit bonhomme engagé sur la bonne voie. / Le petit bonhomme de chemin. (BL, p. 134-135)

- 17 Qui n'est jamais si bonhomme que l'on pense. Et au contraire bien tortueux et ardu. Mais qui nous offre, au bout du compte, heureusement, un grand écrivain.

- 18 « C'est ma jeunesse et je n'en ai pas d'autre » (BL, p. 213), dit le narrateur. Après le retour du père au domicile conjugal et les grosses disputes qui reprennent, il s'en va et pour vivre retrouve un vieil amant de sa mère et, avec lui, il va s'adonner aux courses et aux petites escroqueries. Après la mort de celui-ci, sans son associé qui, d'une certaine façon, le protégeait, il touche le fond de la misère et alors il décide de chercher du travail : « La fabrique de cirage "Kibrill" demandait. Je suis entré pour voir si l'on ne voulait pas d'un petit apprenti désireux de participer à la symphonie du Travail » (BL, p. 179). Désabusé, il réintègre les rangs du comme il faut, ceux de l'exploité :

Debout ! Assis ! Couché ! m'avait-on dit. Pas difficile. J'ai fait de sincères efforts de compréhension et rapidement, et pas plus mal qu'un autre, je saluai et dis merci gentiment pour chaque coup de pied aux fesses que l'on voulut bien m'envoyer. [...] J'étais dans le chemin des pauvres. / « Poussez pas et suivez la foule ». (BL, p. 181-182)

- 19 Mais là aussi, on le renvoie, plus d'usine. Les cent métiers, les amours à la sauvette, les cent logements, il devient même comptable. Renvoyé aussi pour trafics. Son histoire bien cachée, à peine révélée : « On m'avait bien prévenu, mais c'était trop tôt, que j'étais du gibier de potence. / On m'avait bien dit, mais c'était trop tard, qu'on me l'avait bien dit » (BL, p. 209).

- 20 Le livre se referme sur la désillusion, le désenchantement, l'enfant n'est plus, l'adulte a pris toute la place avec ses défauts d'adulte, le détournement initial de la locution figée *il y a belle lurette* revient à la dernière page : « Le chômage et les cris dans la crise, ce n'est plus la belle lurette ». Cet eldorado, ce conte de fées, ce pays de rêve et de bonheur, cet improbable *paese dei balocchi*, ces contrées de l'enfance, de la tendresse et de la poésie ont disparu. Seule l'écriture pourra les restituer. Pour l'instant c'est la grisaille du quotidien et la survie, contre la faim et la police aux trousseaux.

- 21 Le style Calet, du moins dans ce premier livre, car sa petite musique se modifiera un peu par la suite, la phrase s'allongera, mais toujours au cœur même de la parataxe, l'allusion, qui se love, plane dans l'esprit du lecteur, « l'allusion comme art de l'aveu murmuré »¹⁹ dans la définition de Marie-Claude Schapira. On parlera aussi de stylème, selon la

définition qu'en a donné Georges Molinié : « Traits spécifiques de littérature comme telle »²⁰ et puisque, toujours selon Molinié : « La combinaison des combinaisons de ces stylèmes définit chaque fois un style, qui est ce macrotexte ["synonyme de style"] »²¹, nous pouvons, sans ambages, parler de style Calet.

- 22 Un exemple en est le chapitre XXIV où le narrateur (l'enfant Calet ?) raconte la mort de son ami, l'ancien amant de sa mère, qui l'a pris sous sa protection. Dans une sorte de crescendo de petits faits il nous raconte la mort d'un homme :

Le jour de sa mort était pluvieux.

Monsieur Antoine s'ébattait de même que tous les jours.

« ... je vous ai donné hier un gagnant... »

Il mentait de même que tous les jours.

J'étais le public.

Les bons amis ne venaient pas.

Car il pleuvait comme vache qui pisse et l'on n'aurait pas mis un chien dehors.

Il a dit, au moins cent fois : « Vache de temps ! » et : « Temps de chien ! » parce que la vache du temps lui pissait sur la figure et que le chien le mordillait partout.

L'eau et le vent entraient par le cou et les trous des semelles. Comme dans un moulin.

La casquette sportive voulait s'en aller.

La toile cirée ne restait pas tranquille, malgré les quatre pierres.

L'assistance n'augmentait pas et quand il crachait, il crachait sur lui-même.

En voulant plaquer, d'un coup sec, la casquette agitée sur son crâne, il se fit du mal.

« Saloperie de merde de nom de dieu de temps. »

Il ne pouvait plus trouver mieux et il était déjà hors de lui.

Mais il n'avait pas atteint le paroxysme, c'est-à-dire le bout du rouleau.

« ... la bonne affaire, j'la vends un franc, vingt sous. »

Il l'aurait donnée.

La casquette est partie en compagnie d'une rafale.

La toile cirée se convulsa.

Pour l'aplatir, Monsieur Antoine s'est baissé et les deux petits boutons noirs - les boutons de derrière - ont sauté ensemble.

Alors, il a dit quelque grossièreté et levé au ciel ses grands bras, qu'il dut aussitôt abaisser pour retenir la culotte de cheval.

Et, à toutes jambes, il s'encourut.

J'ai crié : « Après la pluie, le beau temps, m'sieu Antoine. »

Il était loin.

Dans les nuages, apparut une trouée bleue. Une éclaircie qu'il ne vit pas.

On a repêché son corps dégouissant et boursoufflé au barrage, entre Suresnes et Puteaux.

À Suresnes nous avons parfois mangé des moules et des frites et bu du vin rosé. En bras de chemises, sous des tonnelles.

Ce jour, celui de sa mort, n'avait pas été de beaucoup plus mauvais qu'un autre. Et, il en avait vu bien d'autres.

Un jour de trop, probablement.

Au revoir, Médème. (BL, p. 171-173)

- 23 Combinard, Antoine - dit Médème, pour son accent quand il prononçait madame en entrant dans un café - va mourir comme un héros grec que les dieux ont abandonné (il lève les grands bras vers le ciel pour les maudire ou les supplier). Antoine, en quelque sorte, est le héros du jeune narrateur abandonné par sa famille, le sauvageon chassé de sa tribu et recueilli par une sorte de Robinson Crusoë aimable quoique grognon et magouilleur, et ce nouveau rôle de compère dans l'arnaque gentilette lui permet de survivre dans les rigueurs de l'existence. La guinguette de Suresnes est là pour nous rappeler les bons moments de la vie partagés ensemble. Malgré le drame qui sous-tend tout le texte, l'humour presque mécanique à la Bergson²², ou plutôt un *slapstick* à la Mack Sennett, à la Ridolini. Très rapide la scène finale où le personnage se défait totalement allant jusqu'à perdre son pantalon, est l'ultime dérision des divinités aux dépens d'une vie bafouée par le mauvais sort.
- 24 Là où Calet utilise l'allusion, le lecteur peut reconstituer ce qui manque, de même quand il se sert du défigement des locutions. Pour nous faire sourire et nous plonger dans l'enfance, le crescendo va suivre les conditions atmosphériques jusqu'au paroxysme, jusqu'à la fuite éperdue suivie d'une mort dont on ignore s'il s'agit d'un suicide ou d'un accident. Un pan de ciel bleu apparaît au lointain mais inutilement.
- 25 Et, ici, nous sommes vraiment dans ce que Jean-Michel Adam nomme « un fait de style », à savoir : « le produit perçu d'une récurrence ou d'un contraste, d'une différence par rapport à des régularités microlinguistiques observées et attendues d'un texte, d'un auteur, d'une école, d'un genre »²³. C'est bien la signature Calet, le genre Calet, la musique Calet. Tout y est et tout au long de son œuvre future l'on retrouvera les mêmes éléments.

4. Les départs et les retours : *allegro giocoso ma non troppo vivace* (ad libitum ?)

Quel ennui serait la vie sans chefs-d'œuvre. Seuls
la plupart des hommes pourraient y vivre.

(Charles Dantzig, *À propos des chefs-d'œuvre*)

- 26 Calet n'est pas le seul à disparaître de la scène littéraire et éditoriale, et quand on pense aux raisons de ces disparitions, probablement, c'est cette étiquette de « populiste », trop légèrement mise par des critiques peu éclairés, qui en est la cause²⁴.
- 27 Calet racontait les petites choses de la vie, les rencontres modestes, les drames du quotidien. Quand Henri Calet meurt, en 1956, s'il est encore connu, c'est en tant que journaliste²⁵, mais bientôt l'existentialisme et les grandes causes occuperont la scène littéraire, suivis sur les chapeaux de roues par le Nouveau Roman où le *je* disparaît. Dans ce nouveau climat littéraire où, à part Antoine Blondin et quelques autres, le *je* est donc englouti dans ces nouvelles écritures dites « objectives », les écrivains intimistes comme Calet, Guérin ou Hyvernaud vont rapidement succomber ; et, bien entendu, à ce jeu des étiquettes on a vite fait d'oublier les qualités d'un écrivain. Ce que l'on appelle la petite musique de Calet²⁶, différente de celle de Céline, justement, par le ton de voix plus mesuré et moins tonitruant, car après ce premier roman la voix de Calet deviendra par rapport à *La Belle Lurette* une sorte de murmure apaisant, une confidence faite entre amis, une narration *mezza voce*²⁷.
- 28 Ce que l'on ne pardonne pas à Calet (et à certains autres écrivains de ces années-là, nous pensons à Hyvernaud, Vialatte, Bove ou Guérin, ou encore, plus tard, à Reverzy, Gibeau ou Calaferte) est ce regard douloureusement porté sur les petites gens, le ton de son dire la vie, cette admission de faiblesse qui cèle, cependant, entre les lignes une condamnation sans appel de la société²⁸, de cette société à la dérive de sentiments laissant simplement les stéréotypes combler l'émotion. Cette dérision (et de surcroît l'autodérision de l'homme Calet), cette ironie qui se veut gentille, apparaissent insupportables aux yeux d'une société qui se veut parfaite, reluisante quoique superficielle et redondante. Tous ces désemparés de la vie²⁹, sans fausse pudeur, nous montrent les mécanismes d'une société qui ne pardonne pas la résignation et le refus de toute forme d'agressivité. Exit les *louseurs*, place aux gagnants !
- 29 Curieusement, pourtant, au fil des années Calet resurgit, çà et là. Peu de temps après sa mort, il faut signaler les hommages d'Albert Camus, Pascal Pia, Francis Ponge, Marc Bernard, Antoine Blondin et Nicole Vedrès³⁰. Dans les années 1960, dans le désert Calet, seule s'élève la voix de Jacques Chessex³¹ et Stefano Terra, en Italie, lui dédie un poème³². Il faut toutefois attendre les années 1980 avec d'abord Maurice Nadeau, puis les éditeurs Dominique Gaultier et Guy Ponsard³³, ensuite les écrivains Jean-Pierre Martinet³⁴ et Jean-Pierre Enard³⁵, et la revue « Subjectif » de Raphael Sorin et Gérard Guégan, qui suscitent chez un public plus attentif une redécouverte de son œuvre. Puis outre le grand travail de Philippe Wahl et Jean-Pierre Baril, réunissant dans leurs ouvrages les inconditionnels de Calet, ce sera le numéro de la revue *Europe* en novembre 2002, dû aux soins de Michel P. Schmitt, qui rendra hommage à Calet, encore une fois disparu. Entre-temps les éditeurs, Le Dilettante en tête puis Gallimard, ont continué à publier son œuvre et aujourd'hui l'on peut affirmer que tous ces livres sont présents (du moins on peut les trouver) dans les librairies. Que la vogue Calet subisse des disparitions aussi longues reste un mystère, de même que l'on se demande pourquoi un éditeur aussi avisé que Gallimard ouvre sa Pléiade à nombre d'écrivains indéfiniment moins originaux que Calet (nous pensons à Jean D'Ormesson, pour n'en citer qu'un) et refuse (même un « Quarto » pourrait faire l'affaire) de célébrer l'écrivain en un seul volume. Mystères du commerce et de l'édition, certes, mais au fond, comme le suggère Michel P. Schmitt, Calet n'est pas pour tout le

monde, on ne le mérite pas aussi facilement : « Bien sûr c'est pour nous seuls qu'il a écrit, qu'il a tout dit à notre place, alors que nous n'étions pas nés, ou si peu »³⁶.

30 Calet vivant ? oui et non. Voilà ce qu'écrivait, en 1994, l'écrivain Pierre Charras :

Mais je ne crois pas beaucoup aux tombes d'écrivains. Je ne crois pas aux tombes. Je préfère les librairies. Sur ce chapitre, je vous l'ai dit, vous êtes sauf. Tout le monde peut vous lire. Ce qui ne signifie pas, hélas, que tout le monde vous lit. Au risque de vous infliger une peine supplémentaire, je dois vous apprendre qu'aujourd'hui encore, bien des libraires, en entendant votre nom, demandent comment il s'écrit. Voilà qui devrait tempérer l'arrogance des gloires littéraires actuelles.³⁷

31 Pour revenir à *La Belle Lurette* s'agit-il vraiment d'un chef-d'œuvre ? Qu'importe... Au fond, qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre ? Un livre indispensable... Alors oui, ainsi que *Le Tout sur le Tout* et *Monsieur Paul* écrits plus tard. Et *Peau d'ours*, le chef-d'œuvre manqué parce que la maladie d'abord, puis la mort ne lui ont pas permis d'y travailler. Ce sont des livres qui restent, d'une façon ou d'une autre dans la mémoire. Charles Dantzig nous donne une explication du chef-d'œuvre qui n'est pas pour nous déplaire : « Des choses qui ne sont pas drôles font rire. Le génie fait rire. C'est le déchirement du ciel triste du quotidien sur le ciel ensoleillé de la création. Cela provoque de la joie. Si ce n'est pas un chef-d'œuvre d'avoir réussi cela ! »³⁸ On peut, bien sûr, lui préférer celle-ci, toujours de Dantzig :

Le statut de chef-d'œuvre découle d'une entente entre êtres sensibles ayant beaucoup lu et aimant reconnaître les supériorités. Ce livre nous a enthousiasmés, cajolés, brusqués peut-être, élevés en tout cas ; avec lui nous vivons plus intensément. Cet objet supérieur est très égalitaire en ce sens qu'il nous a portés à sa hauteur.³⁹

32 Cet écrivain que nous aimons (que nous vénérons ?) touche des notes que d'autres effleurent à peine. C'est donc notre écrivain de chefs-d'œuvre, il a beau disparaître, on a beau l'oublier, il revient. Un jour, à un coin de rue, à la devanture d'un libraire, Henri Calet renaît. Et ce jour-là un nouveau lecteur restera subjugué par l'humanité profonde de cet écrivain, sourira pour ces phrases simples et mâtinées d'humour léger. Roman de formation, *La Belle Lurette* se teinte parfois d'un noir social peu reluisant, mais l'homme différemment que chez Céline est excusable, pour toute disgrâce il y a un remède, ne serait-ce que le fait de la supporter et dans tout être, même chez le plus salaud, il peut y avoir une petite lueur de bonté. Pouvons-nous juger vraiment, et avec quelle autorité ? C'est ce que Calet nous apprend, en ressassant son passé, il nous montre le chemin parcouru, ceux qui avancent et ceux qui ont disparu, en souriant et sans préjugés, et quand il lui arrive d'en avoir, l'autodérision remet les choses à leur place :

Je ne sais pas ce qui m'arrive : je me sens de plus en plus empêché de m'exprimer à haute voix, et surtout publiquement. Le français me devient tout à coup comme étranger, je m'embarrasse dans ma langue, mes propos tournent au bredouillage et retournent à l'inexprimé... c'est curieux. Bref, je ne suis certainement pas doué pour la parole. C'est peut-être pourquoi je me suis mis à écrire.⁴⁰

33 Voilà tout simplement. Henri Calet écrit pour nous. Et nous lui en sommes éternellement reconnaissants.

NOTES

1. A. Blondin, « Calet devant la cheminée », dans *Ma vie entre des lignes*, Paris, La Table Ronde, 1982, p. 278-279.
2. J. Guéhenno, *Dernières lumières, derniers plaisirs*, Paris, Grasset, 1977, p. 208.
3. J.-P. Baril, « Henri Calet : chronologie 1867-1956 », dans *Europe*, 883-884, 2002, p. 170-189. La chronologie commence avec ses parents, Calet est né à Paris le 3 mars 1904.
4. Cette nouvelle a été republiée en 1982 dans la revue *Grandes Largeurs*, 5, p. 19-26.
5. Texte que l'on peut lire dans P. Wahl (éd), *Lire Calet*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, p. 263-267.
6. H. Calet, *Le tout sur le tout* [Paris, 1948], Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1980, p. 179.
7. « Il [mon père] fut de toutes les grandes bagarres populaires, de toutes les revendications du début du siècle. Il en parle avec un plaisir certain. Il tire aussi quelque vanité de ses fréquentations » (Ibid., p. 34).
8. J.-P. Baril, *op. cit.*, p. 170. Ses fréquentations allaient, entre autres, de l'assassin appelé le Dénicheur à la célèbre Casque d'or.
9. Sans billet dans le train qui l'amenait à Paris, elle fut incarcérée bien qu'enceinte : « Pour mon compte, j'ai subi, avant que de naître, quelques semaines de prison préventive, à tout hasard. Pour m'apprendre à vivre, comme on dit » (H. Calet, *Le tout sur le tout*, cit., p. 20).
10. Ce sera l'oncle Jules dans *Monsieur Paul* : « Tel était l'oncle Jules : rude, cynique, froid, insensible même dans la plaisanterie. Une seule fissure dans ce caractère : il était un peu putassier » ; et puis : « Si je n'ai pas mentionné l'oncle Jules, c'est parce que ce n'est qu'un oncle de la main gauche, une pièce rapportée, disait grand'mère » (H. Calet, *Monsieur Paul* [Paris, 1950], Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1996, p. 171 et p. 212).
11. Il est probable qu'il s'agit du De Boué dont parle Aragon : « Les rédacteurs du journal *L'anarchie*, Kilbatchiche et Rirette Maîtrejean, emprisonnés le 31 janvier, De Boué, un typographe arrêté le 28 février » (L. Aragon, *Les Cloches de Bâle* [Paris, 1934], Paris, Gallimard, « Folio », 1972, p. 379). Jean-Pierre Baril confirme que Jean de Boe « le 29 février 1912, a été arrêté, rue Nollet, en possession de deux brownings destinés à Eugène Dieudonné » et qu'il était « typographe émérite, polyglotte et très cultivé » (J.-P. Baril, *op. cit.*, p. 174-175).
12. Le père putatif Louis, après Sophie Anne, devient l'amant de sa sœur cadette, Céline Claus, la tante de Calet. Quand celui-ci part pour l'Amérique avec son fils Eugène et sa nouvelle compagne, il laisse sa fille Ida (la mère étant Sophie Anne) à Bruxelles ; plus tard, à Paris, elle deviendra la maîtresse de Théo, quand celui-ci quittera Sophie Anne ; puis, à son tour abandonnée par Théo, Ida deviendra la compagne de Jean de Boe.
13. Serge Alexandre Stavisky (1886-1934). Le « beau Sacha », coqueluche du Tout Paris, est resté célèbre pour l'affaire qui porte son nom et pour son étrange « suicide ». Banquiers, journalistes et politiciens corrompus vont permettre à Stavisky une fraude économique importante. Alain Resnais tournera, en 1974, un film sur l'escroc avec Jean-Paul Belmondo dans le rôle principal.
14. On parle de 500.000 manifestants.
15. H. Calet, *La Belle Lurette* [Paris, 1935], Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1981, p. 139 (dorénavant *BL*).
16. « Ils veulent que je sois un romancier populiste... Il faut toujours qu'ils vous classent ! Qu'ils vous mettent dans le dos une étiquette ; ça leur sert peut-être à se tranquilliser » (cité par M. Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, Paris, Albin Michel, « Livre de poche », 1986, p. 168).

17. M.P. Schmitt, « La réception critique d'Henri Calet », dans *Europe*, 883-884, 2002, p. 142-143.
18. Ibid., p. 143-144.
19. M.-C. Schapira, « Calet voyageur » dans *Lire Calet*, cit., p. 95.
20. G. Molinié, « Le style en sémiostylistique », dans G. Molinié et P. Cahné (dir.), *Qu'est-ce que le style ?*, Paris, PUF, 1994, p. 202.
21. Ibid., p. 208.
22. Cf. « Ce qu'il y a de risible dans un cas comme dans l'autre, c'est une certaine raideur de mécanique là où l'on voudrait trouver la souplesse attentive et la vivante flexibilité d'une personne » (H. Bergson, *Le rire* [1900], Paris, PUF, 1983, p. 8) ; « Cette raideur est le comique, et le rire en est le châtement » (Ibid., p. 16) ; et la phrase célèbre qui résume le tout : « *Du mécanique plaqué sur du vivant* » (Ibid., p. 29).
23. J.-M. Adam, « Style et fait de style, un exemple rimbaldien », dans *Qu'est-ce que le style ?*, cit., p. 19.
24. « L'expression "la revue littéraire" semble avoir été employée pour la première fois en décembre 1983 sur la couverture de la revue *Autour de la littérature* [...] où treize éditeurs (parmi lesquels Le Castor Astral, le Temps qu'il fait, Le Tout sur le Tout) présentaient quelques auteurs alors méconnus » ; B. Alluin et B. Curatolo (dir.), *La revue littéraire*, Lyon, Le Texte et l'Édition, Université de Bourgogne, 2000, p. 17. Parmi ces auteurs il y a Henri Calet.
25. C'était l'une de ses blessures profondes, de ne pas avoir la reconnaissance des lecteurs qu'à travers ses chroniques et non ses romans. Mais nous aussi, comme Pierre Charras et beaucoup d'autres adeptes caletiens, nous pensons que l'œuvre est une : « Je suis heureux de voir que vous avez connu, vivant, un petit avant-goût du grand succès. Vous me direz qu'il s'agissait du versant journalistique de votre écriture et que c'était de l'autre, du romanesque, que venait l'essentiel de vos désillusions. Pour moi, pour nous, cette séparation paraît bien subtile. Nous vous sentons frémir partout également » (P. Charras, *Monsieur Henri*, Paris, Mercure de France, 1994, p. 77).
26. « Calet appartient à la famille des écrivains du ressassement. Il dit lui-même qu'il "rumine", qu'il aime "touiller" dans certaines zones de la mémoire, parcourir inlassablement, en piéton effectif ou métaphorique, certains territoires » (J.-C. Corger, « La petite musique de Calet », dans *Lire Calet*, cit., p. 27).
- Nous nous permettons également de renvoyer à notre essai : « Du linguistique au littéraire : l'ironie gentille d'Henri Calet ou *l'Italie à la paresseuse* », dans *Atti del Convegno Il sogno italiano dei viaggiatori francesi* (28-30 giugno 2007), Catania, C.U.E.C.M., 2007, p. 273-313, et aussi à un chapitre dédié à son livre de guerre, *Le bouquet*, dans R. Corona, *Les mots de l'enfermement. Clôtures et silences : Lexique et rhétorique de la douleur au néant*, Paris-Torino, L'Harmattan Italia, 2012, p. 105-156.
27. Si l'on exclut les deux livres parus après *La Belle Lurette*, à savoir *Le Mérinos* (1937) et *Fièvre des Polders* (1939) beaucoup plus criards par leur noirceur.
28. Ce n'est pas un hasard si Francis Ponge, son ami, lors de la réimpression de *La Belle Lurette*, en 1979, parla de « l'égal de Charles-Louis Philippe ou d'Eugène Dabit » ; bien que dans les brouillons de Ponge on relève également les noms de Jules Vallès, Jules Renard, Jules Laforgue et Georges Perros : ce sont tous des poètes de l'enfance et du désarroi, face à un monde trop brutal et vulgaire (F. Ponge, *Œuvres II*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, p. 1302 et p. 1724).
29. Cf. le très beau livre de P. Delbourg, *Les Désemparés*, Bordeaux, Le Castor Astral, 1996. Le texte concernant Calet, « Dans les grandes largeurs », est à p. 113 ; une citation, p. 114 : « La manière Calet, l'indigène de Montparnasse, se ressent au creux du cœur, à l'endroit des tripes ».
30. *...Mais nous sommes nos livres*, dans *Paris, le...*, Paris, Mercure de France, 1958, p. 46-50, p. 50. « Ses yeux étaient magnifiques, pareils à des marrons chauds ; ils brillaient de tendresse derrière le verre étincelant de ses lunettes, et son sourire était parfois celui d'un enfant. Il aimait se caresser le nez doucement, avec amour, qu'on le plaigne, lui, Calet ; que l'on sente bien tout ce

que sa vie avait de gris et qui allait sous une petite pluie qui ne cesserait qu'à sa mort » (M. Bernard, *Calet à la paresseuse*, in *À hauteur d'homme*, Bordeaux, Finitude, 2007, p. 114-115).

Citons aussi son ami Henein dans un texte de 1940 intitulé *Henri Calet* : « Et dans l'art difficile de refaire, à partir de la moindre cicatrice, l'histoire des blessures humaines, Henri Calet s'est réservé une place remarquable » (« Don Quichotte », 12, Le Caire, février 1940, repris dans Georges Henein, *Œuvres*, Paris, Denoël, 2006, p. 416) ; toujours Henein avec cet hommage au *Mercur de France* en 1964 : « L'angoisse, la maladie, l'adversité s'étaient liguées contre lui. Au fond, les choses ne pouvaient guère se passer autrement, C'était quelqu'un de trop bien pour la vie » (repris, *ibid.*, p. 794).

Cf. aussi J.-P. Baril, « Place Henri Calet », dans *La revue littéraire*, cit., p. 165.

31. J. Chessex, « Henri Calet dix ans après », *La Nouvelle Revue Française*, 159, mars 1966, p. 484-490.

32. « Henri Calet. Abitavi all'ultimo piano di via Sablière / Henri Calet amico dolce dagli occhi rotondi / prigioniero della guerra e vagabondo come me / nel giro di questa vita perduta fra due guerre / rue Jacob le cicatrici color cognac di Adrienne / la faccia bianca di Marthe il caffè di Paulhan / mandavamo dei dispacci per la conferenza della pace / guardavamo passare le ragazze al Lussemburgo / con tuo padre studiammo per vincere alle corse / e tua madre mi leggeva la mano e la tazza / ma in tempo non mi disse che te ne stavi andando / sino ad essere rinchiuso nell'argilla di Provenza / dopo aver salutato con la mano Georges e Boolah / dal ponte dell'Alma con la Senna sullo zuavo » (1963) (dans S. Terra, *L'avventuriero timido*, Parma, Guanda, 1969, p. 75 ; « HENRI CALET. Tu habitais rue Sablière au dernier étage / Henri Calet doux ami aux yeux ronds / prisonnier de guerre et comme moi vagabond / entre deux guerres au cours de cette vie perdue / rue Jacob les cicatrices couleur cognac d'Adrienne / le visage blanc de Marthe le café de Paulhan / nous envoyions des dépêches pour la conférence sur la paix / au Luxembourg nous regardions passer les jeunes filles / avec ton père nous étudiâmes une combine pour le tiercé / et ta mère me lisait la main et la tasse de café / mais elle oublia de me dire à temps que tu allais partir / pour être enfermé dans l'argile de Provence / après avoir salué de la main Georges et Boolah / la Seine touchant le zouave au pont de l'Alma » (Notre traduction).

33. Respectivement des éditions Le Dilettante et Le Tout sur le Tout.

34. « Henri Calet : sa noirceur, sa dignité. [...] Calet ne parla jamais que des humbles, comme Dabit, comme Guilloux, comme Bernanos. Il aura aimé ceux qui passent, et qui vont mourir, et qui le savent, et font semblant de ne pas le savoir » (J.-P. Martinet, *Au fond de la cour à droite*, dans *Ceux qui n'en mènent pas large* [Paris, 1986], Paris, Le Dilettante, 2008, p. 121-122).

35. « Calet y tient une place de choix : celle du cœur » (J.-P. Enard, *La Quinzaine littéraire*, mars 1981, repris dans *Un bon écrivain est un écrivain mort*, Bordeaux, Finitude, 2005, p. 76).

36. M. P. Schmitt, *Un Calet bien à nous*, dans *Europe*, cit.

37. P. Charras, *op. cit.*, p. 108.

38. C. Dantzig, *À propos des chefs-d'œuvre*, Paris, Grasset-Fasquelle, « Livre de poche », 2013, p. 152.

39. *Ibid.*, p. 177.

40. H. Calet, *Peau d'ours*, Paris, Gallimard, 1958, p. 76.

RÉSUMÉS

En 1935 paraît un livre qui devient très rapidement objet de scandale, il s'agit de *La Belle Lurette* d'Henri Calet. La voix d'un enfant racontant des adultes trop indifférents aux normes sociales dans un milieu populaire suscite des commentaires négatifs d'une part et de l'autre : à gauche, parce que ce menu peuple est trop teinté d'anarchisme, à droite parce qu'est décrit trop crûment la misère humaine dans un pays qui se veut résolument moderne. Et pourtant ce livre publié chez Gallimard connaîtra un bon succès. Puis, Calet disparaîtra dans la nuit des temps de l'époque, à cause de la guerre, bien sûr, et d'autres problèmes liés à la justice, pour réapparaître après dans une alternance de nouvelles disparitions. Ce n'est que grâce au bouche-à-oreille de ses quelques admirateurs que son œuvre, au gré des années, sera republiée. Nous nous proposons d'analyser ce premier roman pour chercher les raisons de cette indécision pérenne du public et des éditeurs alors que sa voix est l'une des plus attachantes du XX^e siècle.

INDEX

Mots-clés : Oubliés, Calet (Henri), Belle Lurette, après-guerre, peuple, purgatoire, singularité, parataxe, années Trente